

## Colloque Georges Friedmann

Mateo Alaluf, Pierre Desmarez

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Alaluf Mateo, Desmarez Pierre. Colloque Georges Friedmann. In: Sociologie du travail, 30<sup>e</sup> année n°1, Janvier-mars 1988. La gestion du travail. Traditions et nouveautés. pp. 1-3;

[https://www.persee.fr/doc/sotra\\_0038-0296\\_1988\\_num\\_30\\_1\\_2390](https://www.persee.fr/doc/sotra_0038-0296_1988_num_30_1_2390)

---

Fichier pdf généré le 28/03/2018

*Mateo Alaluf et Pierre Desmarez*

## Colloque Georges Friedmann

A l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Georges Friedmann (1902-1977), l'Institut de sociologie de l'université de Bruxelles a, les 8 et 9 octobre 1987, consacré à son œuvre un colloque réunissant tant des proches de G. Friedmann que d'autres participants attirés par sa personnalité et sa pensée et intéressés par les nombreuses problématiques qu'il a contribué à définir.

Les interventions de cette rencontre ont non seulement rappelé l'importance des divers aspects de la réflexion de G. Friedmann, mais aussi donné un large aperçu de son influence sur les sciences sociales, en France comme à l'étranger. L'actualité de ses recherches pour la sociologie d'aujourd'hui a été soulignée. Comme l'a noté Marie-Thérèse Basse, G. Friedmann a favorisé une « seconde naissance » de la sociologie en introduisant un type nouveau d'études empiriques.

Parler des travaux de Georges Friedmann sans évoquer son parcours intellectuel, ses engagements, ses espoirs et ses désillusions personnelles, était évidemment impossible. D'emblée, la présentation du *Journal de guerre* <sup>(1)</sup>, par Jean-Daniel Reynaud et Marie-Thérèse Basse a attiré l'attention sur ces questions, qui sont revenues tout au long du colloque, notamment dans les témoignages d'Alain Touraine, d'Edgar Morin et d'Henri Mendras.

Comme l'a rappelé Michela Nacci, la revue *Bifur* présentait en 1931 Friedmann comme un jeune romancier et poète. En moins d'un demi-siècle, animé de la même curiosité et d'une inquiétude fondamentale, il a visité de nombreux pays et traité de sujets aussi variés que le travail, les loisirs et les communications de masse, la formation et l'éducation. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'œuvre de Friedmann s'organise autour de cette question lancinante du « grand déséquilibre » entre la puissance que la technique confère à l'homme et les forces morales dont l'homme dispose pour la maîtriser, la contrôler et la mettre au service de la société, question à laquelle il s'efforce une dernière fois de répondre dans le livre où il adopte le plus explicitement une position d'humaniste, *la Puissance et la sagesse* (1970).

(1) Éditions Gallimard, 1987.

De l'avis de nombreux intervenants, cet ouvrage correspond à la maturité de la pensée de Georges Friedmann. D'autres y voient le moment où, se détachant clairement de l'analyse du travail et des espérances qu'il a pu placer dans les transformations de celui-ci, l'auteur abandonne le fil de la démarche sociologique.

Pourtant, quand il dit : « Georges Friedmann faisait aussi de la sociologie du travail », Jean-Daniel Reynaud fait plus qu'une boutade. L'originalité première de Georges Friedmann est sans doute effectivement d'avoir décidé d'aller voir ce qu'étaient les réalités du travail de son temps pour pouvoir en parler ensuite, sous une forme et dans une langue accessibles à un large public. Quel que soit le domaine dont il traite, et pour peu que l'on accepte la définition qu'il donnait lui-même à la spécialité, Georges Friedmann fait toujours de la sociologie du travail et en pose même les problèmes les plus essentiels.

Soutenir que la sociologie du travail est l'étude « des collectivités humaines qui se constituent à l'occasion du travail <sup>(1)</sup> » implique que l'on reconnaisse au travail son statut d'expérience centrale dans la vie de l'individu, son statut de fondement des divisions, des hiérarchisations et des mouvements sociaux qui traversent toute la société. D'ailleurs, pour comprendre les comportements des travailleurs, ne faut-il pas s'intéresser à leur milieu familial, à leur formation et à leurs loisirs ? Du point de vue de Georges Friedmann, l'objet de la sociologie du travail ne pouvait assurément pas être limité à l'atelier ou à l'entreprise mais impliquait bien la civilisation industrielle dans son ensemble, avec tous les « faits de civilisation » qui la caractérisent.

Quand Friedmann « octroie » des domaines de recherche spécifiques à ses plus proches collaborateurs, n'est-ce pas avec l'intention de couvrir les différentes facettes de cette civilisation où l'organisation sociale du travail joue un rôle essentiel ? Et n'est-ce pas dans l'espoir de pouvoir parvenir, en conservant perpétuellement une distance personnelle par rapport aux études empiriques proprement dites, à une analyse de la civilisation technicienne comme totalité ?

Peut-on pour autant considérer la pensée de Georges Friedmann comme une pensée suivant une évolution simple, se cimentant progressivement, gagnant en cohérence et en richesse à chaque étape ? Suivi à travers ses ouvrages successifs, son raisonnement n'est jamais linéaire ; ses thèses sont avancées avec bien des nuances et par bien des détours, et une même notion peut, au fil des pages, prendre des contenus quelque peu différents.

Le débat sur la qualification — thème central de la sociologie du travail s'il en est — qui a émaillé le colloque est tout à fait significatif à cet égard. Georges Friedmann formule en effet la thèse de la polarisation des qualifications d'une manière déjà très accomplie en décrivant deux grands courants : « celui de la "déspiritualisation"... des anciens métiers unitaires, et celui de la "re-spiritualisation" par l'apparition de certains

<sup>(1)</sup> « L'objet de la sociologie du travail », in G. Friedmann et P. Naville, *Traité de sociologie du travail*, Paris, Armand Colin, tome 1, 1962, p. 15.

métiers nouveaux (1) ». Ailleurs, toutefois (2), il développe une conception de la qualification que l'on peut opposer à la précédente et qui consiste à la décomposer en ses éléments : compétence technique, situation dans une échelle de prestige, fréquence relative d'utilisation des qualités requises et responsabilité dans la production. De par sa nature même, la qualification n'est ici plus mesurable et peut seulement être appréhendée dans le cadre d'études monographiques.

De cela doit-on déduire que Georges Friedmann concevait, comme d'aucuns aujourd'hui, l'évolution du travail comme un mouvement de déqualification-surqualification ou bien que la qualification ne pourrait se lire que dans les conditions immédiates de l'observation, sans espoir de mesure ?

Répondre à cette question n'est certes pas aisé. N'est-ce pas précisément parce qu'elle offre prise à de telles discussions que l'œuvre de Georges Friedmann est aujourd'hui intéressante pour la sociologie ? Parce qu'elle est tissée d'incertitudes et jalonnée d'ambiguïtés, voire de contradictions, sa pensée continue de féconder la réflexion.

Encore faut-il — et c'est ici que convergent les différentes dimensions du colloque — tenter de comprendre la démarche de Georges Friedmann tout en ayant une attitude critique à l'égard de son œuvre afin d'éviter de reproduire, sous des formes apparemment nouvelles et qui souvent les affadissent, ses propres énoncés et de parvenir à faire progresser une sociologie qui fasse une place aux rapports sociaux qui produisent le travail.

Car le défi que s'est efforcé de relever Georges Friedmann, aller observer le travail sans se laisser enfermer dans le cadre de l'entreprise, est celui auquel la sociologie du travail d'aujourd'hui est toujours confrontée. En nous rappelant qu'on ne peut y répondre sans une critique de l'observation, une vigilance permanente dans l'interprétation, la définition d'une grille de lecture qui autorise la compréhension de l'organisation sociale dans son ensemble et l'accumulation de nouvelles connaissances, Georges Friedmann nous encourage à raffiner, à repenser et à renouveler nos démarches de recherches.

En ce sens, les difficultés que nous avons à reconnaître le sociologue du travail quand nous voyons Georges Friedmann s'aventurer hors des sentiers de la « situation de travail » ne doivent-elles pas être considérées comme des invites à une interrogation constructive sur notre spécialité elle-même ?

MATEO ALALUF et PIERRE DESMAREZ

*Institut de sociologie* (3)

(1) *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard, 1963 (édition revue; première édition : 1950), p. 303, où Georges Friedmann précise : « le premier, néanmoins, déborde incontestablement le second ».

(2) Georges Friedmann et Jean-Daniel Reynaud, « Sociologie des techniques de production et du travail », in G. Gurvitch, *Traité de sociologie*, Paris, PUF, tome I, 1962 (première édition : 1958), p. 441-458.

(3) Université Libre de Bruxelles, 44, avenue Jeanne, 1050 Bruxelles, Belgique.